le moment, leur permettant ainsi d'élaborer et de confronter leurs hypothèses sur des bases plus assurées et moins subjectives; il n'est même pas interdit de penser que le débat y gagnerait en sérénité.

Il est impossible, à l'heure actuelle, de dire si ce projet verra le jour, ou s'il restera à l'état de vœu pieux. Quoi qu'il en soit, une certitude demeure : le travail exemplaire de G. Humbert restera une contribution de premier plan aux études sībawayhiennes.

Jean-Patrick GUILLAUME
(Université Paris-3)

Abdelkader MEHIRI, *Naẓarāt fī l-turāṯ l-luġawī al-ʿarabī* (*Recherches sur le patrimoine linguistique arabe*). Dār al-Ġarb al-Islāmī, Beyrouth, 1993. 17 × 23,5 cm, 254 p. *Aʿlām wa āṯār min al-turāṯ al-luġawī al-ʿarabī* (*Noms et monuments du patrimoine linguistique arabe*). Dār al-Ǧanūb li l-našr, Tunis, 1993. 13,5 × 21 cm, 165 p.

Le premier grand texte de cet universitaire tunisien, sa thèse soutenue à la Sorbonne puis publiée à Tunis en 1973, *Les théories grammaticales d'Ibn Jinnī*, déjà assurait son autorité et sa notoriété. Il est le premier maître d'une pléiade de linguistes tunisiens talentueux. Certains de ses articles, de ses études, de ses comptes rendus publiés entre 1960 et 1990 sont maintenant regroupés heureusement dans deux ouvrages publiés en Tunisie et au Liban, *Naẓarāt fī l-turāṯ l-luġawī al-ʿarabī* et *Aʿlām wa āṯār min-al-turāṯ al-luġawī al-ʿarabī*.

Recherches sur le patrimoine linguistique arabe, celui de la tradition, essentiellement, mais aussi celui d'aujourd'hui, a une double préface, en arabe de deux pages, en français, d'une page. Ses préfaces déclarent d'abord le « paradoxe » d'un patrimoine d'« une richesse incontestable » et cependant objet de « critiques parfois acerbes », paradoxe forcé par ceux qui étudient la grammaire arabe sans chercher « à en expliciter les présupposés qui, seuls, permettent de se rendre compte qu'on est en face d'un système d'explication dont on ne peut nier la cohérence ».

La première des cinq parties de ce recueil — pages 9-51 — traite d'abord de l'unité de parole et de la phrase (*al-kalima wa l-ǧumla*). L'unité de parole, qui est une unité de nomination, est définie par sa coïncidence avec l'une des formes (*wazn*) répertoriées par les grammairiens arabes. D'évidence, cette définition par un inventaire, sur lequel l'auteur ne s'étend pas, est la seule accessible d'une part hors référent et, d'autre part, faute d'une systématisation rendue impossible par l'évolution de la langue et, au demeurant, toujours restée étrangère aux préoccupations des grammairiens arabes. Cette absence de systématisation est relevée aussitôt par l'auteur, qui rappelle le rôle du *samāʿ*, à côté de la règle, hors règle. Il proposera avec l'article suivant, sur *kalima* dans la tradition grammaticale arabe, une définition de *kalima*, contrainte par les observations précédentes, comme une unité *continue* monosémique ou non. Le troisième article a pour sujet la phrase que la reconnaissance préalable du *ism* et du *fiʿl*, les « parties du discours » de par elles-mêmes signifiantes, ont fait éclater en *ǧumlat ismiyya* et *ǧumlat*

BCAI 13 (1997) A. Mehiri: Aʿlām wa āṯār min al-turāṯ al-luġawī l-ʿarabī (Noms et monuments du patrimoine linguistique arabe), recensé par A. Roman
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

fiʿliyya, irrémédiablement. Jamais, semble-t-il, la grammaire arabe n'a unifié dans un même concept les réalisations diverses de la phrase arabe dont l'identité a été travestie par l'invention de *ḥarf ad hoc* comme le *ḥarf* qui nierait l'existence, et, plus généralement par l'ellipse. Or l'ellipse, si elle est bien le manque dans une phrase d'un élément structurellement nécessaire, ne peut être reconnue que par la structuration même de la phrase qui « recrée » les éléments absents. C'est elle qui rend possible la pratique de l'ellipse. Le grammairien serait à la roue s'il ne s'échappait dans le sens, différent conceptuellement du signifié en ceci que le signifié est du système de la langue et non pas de l'expérience du locuteur comme l'est le sens. Mais, ce faisant, reste-t-il un grammairien? Le quatrième article traite particulièrement de la *ǧumlat ismiyya* dont les différentes confections possibles sont clairement présentées dans un tableau final.

La deuxième des quatre parties — pages 55-151 — porte sur le *iʿrāb*. Sur son rôle tout d'abord. Sont citées les belles observations d'al-Ǧurǧānī : que le *iʿrāb* est la mise au jour de tels sens portés par les sons, que les sons, fermés sur eux-mêmes, sont ouverts par le *iʿrāb*. Choix heureux des citations. Ensuite sera citée la métaphore d'Ibn Ǧinnī qui se représente les sons comme les « rênes » (*azimma*) des sens. L'auteur identifie dans la pratique de la tradition, déjà entrevues par elle, les relations syntagmatiques et paradigmatiques systématisées par la linguistique moderne. Le deuxième article de cette partie discute la finalité du *iʿrāb* du verbe *muḍāriʿ*. Il montre bien que la tradition n'a pas reconnu les modes, réel et potentiel, signifiés par cet *iʿrāb*. La mise en rapport, astucieuse, de l'apocope du verbe avec l'incomplétude qu'alors il déclare, comme par une procédure iconique, est bien explicitée. Sans doute, les paradigmes du verbe arabe sont-ils le théâtre de procédures iconiques et de chiasmes, mais cette explication « oublie » l'autre désinence, la voyelle /u/, imposée par le système; c'est elle qui a forcé le recours à la « voyelle » /Ø/, les voyelles restantes, disponibles, /a/ et /i/, étant empêchées par les conditionnements phonétiques.

La troisième partie — *al-Taʿlīl wa taqʿīd al-naḥw* —, pages 83-151, commence par des réflexions sur les rapports de la grammaire arabe à la logique et à la langue. L'auteur, érudit, rappelle les faits de l'histoire, les nécessités internes de la première démarche grammairienne des Arabes, leur typologie. La logique serait née dans la grammaire arabe des *disputatio* mêmes des grammairiens. Mais cet enrichissement conceptuel, nourri de l'héritage grec, ne conduira à aucune rupture. Le deuxième article de cette partie, en « marge de la lecture du patrimoine grammatical », répète cette constatation d'une recherche constante de l'accroissement des connaissances sur la langue, qui ne conduira jamais à leur restructuration, et présente les appréciations diverses des grammairiens arabes contemporains sur leur patrimoine. Le troisième article est sur les « causes » en langue et l'organisation de la langue (*al-taʿlīl wa « niẓām al-luġa »*), ces causes qu'al-Suyūṭī présentait comme « faibles et artificieuses » (*wāhiya wa mutaḥammila*), le « lourd » et le « léger » des sons, dont on sait la fortune..., cette organisation construite, superficiellement, sur une combinatoire de consonnes radicales, qui ne reconnaîtra jamais, jusqu'à aujourd'hui, l'existence, que cette organisation même pourtant commande, de racines d'une seule consonne. Par contre aura été posée l'existence de racines comptant jusqu'à cinq consonnes radicales, ce qui ruine, manifestement, le concept même de

BCAI 13 (1997) A. Mehiri: Aʿlām wa āṯār min al-turāṯ al-luġawī l-ʿarabī (Noms et monuments du patrimoine linguistique arabe), recensé par A. Roman
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

racine! Le quatrième article passe en revue l'effort de la grammaire entre sa quête de règles simples (*basāṭat al-taqʿīd*), sur lesquelles se régler aisément, et sa recherche de l'harmonie souterraine de la langue. Et il examine les options possibles d'enseignement de la grammaire. Cela illustré par l'anecdote des rapports entre Abū ʿAlī l-Fārisī et ʿAḍuḍ al-Dawla qui avait trouvé inutile dans sa simplicité le premier traité du grammairien, *al-Īḍāḥ*, et qui rejettera le second, *al-Takmila* : « Le maître s'est courroucé et présente maintenant un livre que ni lui ni nous ne comprenons. » C'est le vers : « *Tarnū bi ṭarfin sāḥirin fātirin * aḍʿafa min ḥuǧǧati naḥwiyyī.* » L'auteur ici de répéter son constat d'une grammaire figée posée sur un *corpus* arrêté : « *Al-munṭalaqātu hiya hiya wa mudawwanatu l-nuṣūṣi wa l-istiʿmālātu l-muʿtamadatu lā taḥtalifu ʿammā ʿtamadahu l-Salaf.* »

La quatrième partie, *Min qaḍāyā l-muṣṭalaḥ wa l-muʿǧam*, pages 154-187, s'attache d'abord au problème, pressant, de la mise à jour terminologique de la langue arabe, dans un effort unitaire d'enrichissement de son vocabulaire. Puis sur la dimension historique de cet effort et sur sa diversité. Le troisième article est une étude du *Kitāb al-ʿAyn*, des principes de son organisation. L'auteur relève qu'al-Ḫalīl a défini les termes de métrique mais non pas les termes de grammaire; cela pourrait être dû au fait que les termes de grammaire, dont al-Ḫalīl, au demeurant, n'est pas l'inventeur, sont d'une complexité conceptuelle plus grande; leur définition exigeait la reconnaissance préalable du jeu de leurs relations. Cette partie s'achève par une étude de l'emploi par Ibn Ḫaldūn des deux termes *luġa* et *lisān*.

La cinquième partie, la dernière — pages 189-243 —, reprend plusieurs comptes rendus, qui sont autant d'études : de la *Rhétorique générale* de J. Dubois *et alii*; du livre d'al-Ṭayyib al-Bakkūš, *al-Taṣrīf al-ʿarabī*, dont il met en évidence les visées multiples qui en font l'intérêt et les quelques faiblesses; le livre de ʿAlī al-Makārim, entreprise difficile, *Taʾrīḫ an-naḥw al-ʿarabī ḥattā awāḫir al-qarn aṯ-ṯānī l-hiǧrī*. Une présentation de la linguistique fonctionnelle termine cette partie.

Ce premier recueil, ordonné parfaitement, est complété par une liste de références et des index de noms propres.

Le deuxième recueil, *Aʿlām wa āṯār min al-turāṯ al-luġawī*, différemment, complémentairement, regroupe sept études d'auteurs ou d'ouvrages présentés chronologiquement.

La brève introduction, qui rappelle qu'al-Suyūṭī, mort en 911 / 1505, a cité, dans sa *Buġyat al-Wuʿāt*, plus de 2 200 noms de grammairiens et de lexicographes — nombre formidable —, justifie le choix d'al-Ḫalīl et d'al-Suyūṭī, par l'histoire et leur génie, d'Ibn Ǧinnī par son rôle particulier dans la tradition grammaticale arabe, d'Ibn al-Warrāq, moindre personnage, par la découverte faite par l'auteur d'un manuscrit intéressant sur les « causes », de Muḥammad b. Saʿīd al-Muʾaddib, également inconnu, par l'intérêt qu'il présente pour une meilleure connaissance de la tradition, d'al-Ǧurǧānī et d'Ibn Ḫaldūn par leur originalité féconde.

Dans « *al-Ḫalīl wa Kitāb al-ʿAyn* » — pages 9-35 —, l'auteur évoque la vie du personnage entrée dans la légende, ses écrits, quelques titres, tels jugements, celui féroce et inattendu d'an-Naẓẓām, celui d'affinité intellectuelle d'al-Ǧāḥiẓ, celui d'al-Azharī... Il dit sa capacité d'abstraction, l'ampleur de sa vision. Il relève la différence de perspective entre sa « phonétique » et la « phonétique » de Sībawayhi. Il confirme, par une analyse interne du *Kitāb al-ʿAyn*,

BCAI 13 (1997) A. Mehiri: Aʿlām wa āṯār min al-turāṯ al-luġawī l-ʿarabī (Noms et monuments du patrimoine linguistique arabe), recensé par A. Roman
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

qu'al-Ḫalīl en est bien l'auteur, tout en relevant que ce dictionnaire était, de par sa structuration, ouvert aux ajouts d'autres mains, mais que sa structuration même ne peut faire douter qu'il soit de lui. Effectivement, il semble bien qu'al-Ḫalīl ait établi son dictionnaire sur la combinatoire des *ḥarf* qu'il avait reconnus, comme un prolongement logique de son invention des *ḥarf*.

La deuxième étude, « *Kitāb Sībawayhi bayna l-taqʿīd wa l-waṣf* » — pages 37-51 —, montre dans le *Kitāb* déjà une *somme*, dans Sībawayhi déjà un héritier, un effort tour à tour d'échafaudage de règles et de descriptions. Au demeurant l'ambition, extrême, d'une mise en règles totalitaire ne pourrait être rêvée qu'en diachronie. Or qui ne sait que la relation à un temps changeant, qu'implique la diachronie, est totalement absente de la tradition grammaticale arabe. L'auteur étudie la mise en œuvre de la matière du *Kitāb*, le jeu des concepts et des jugements, le vocabulaire technique composé de termes assurés, « cristallisés », et de noms communs qui peuvent être imprécis, ou encore d'expressions. Le *Kitāb* est dépeint, finalement, comme une grande œuvre, inégale, irrégulière dans son mouvement et son dessein.

La troisième étude, « *Namāḏiǧ min tafkīr Ibn Ǧinnī fī l-luġati wa l-naḥw* » — pages 53-72 —, s'attache d'abord à établir qu'Ibn Ǧinnī n'avait accès, directement, ni à la culture grecque ni à la culture perse. L'auteur présente cet important grammairien, qu'il connaît parfaitement, comme un fin analyste, à même de dépasser le détail, de mettre en rapport intelligemment des données dispersées. Ainsi, Ibn Ǧinnī a été original par son *Sirr Ṣināʿat al-iʿrāb*, livre autonome et non pas chapitre d'un livre général, où il propose son identification fameuse des voyelles, où il donne la première place, évidente, à la réalisation vocale de la langue, sa mise par écrit lui apparaissant, linguistiquement, comme un fait secondaire; par son affrontement angoissé au problème fondamental du statut de la langue dans ses *Ḫaṣāʾiṣ al-luġa*; par son hypothèse fameuse de la « grande dérivation », toujours vivante; par sa claire distinction entre morphologie et syntaxe : « La morphologie est essentiellement la connaissance des êtres (*anfus*) des unités de parole, qui sont stables (*al-kalima al-ṯābita*); la syntaxe, la connaissance de leurs états mouvants » régis par des « régissants » (*ʿawāmil*). Enfin, l'auteur mentionne le rôle qu'Ibn Ǧinnī attribuait aux figures dans la langue : « *akṯaru l-luġati maʿa taʾammulihi maǧāzun lā ḥaqīqa* »; belle observation sur le jeu de toute langue avec le référent, au demeurant sans cesse présent, et prêt à bousculer la langue.

La quatrième étude — pages 73-85 — présente un grammairien du IVe / Xe siècle, gendre d'al-Sīrāfī, ignoré par la *Geschichte des arabischen Schrifttums* de F. Sezgin et par l'*Encyclopédie de l'Islam*, Ibn al-Warrāq, qui a écrit, après « l'âge d'or des causes », le IIIe / IXe siècle, un *Kitāb ʿIlal al-naḥw*, retrouvé donc par l'auteur. Cet ouvrage, dont il faut souhaiter que l'auteur prépare une édition, est doublement intéressant par la relativité qu'il confesse des constructions grammairiennes et par son souci d'une cohérence donnée par lui comme la note de vraisemblance qui peut les départager. Cela est remarquable. Ibn Warrāq se distingue encore par la disposition de sa grammaire sur trois axes : le *iʿrāb*, la phrase et ses composantes, telles formes du nombre, du diminutif...; une disposition qui servait son propos. L'on retrouve cependant, ici, les mêmes limites de la tradition; ainsi, pour revenir sur le verbe, le *iʿrāb* du verbe ne serait qu'une copie de celui du nom dont il a certains des emplois, le verbe, de par lui-même, étant apocopé.

BCAI 13 (1997) A. Mehiri: Aʿlām wa āṯār min al-turāṯ al-luġawī l-ʿarabī (Noms et monuments du patrimoine linguistique arabe), recensé par A. Roman
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

La cinquième étude — pages 87-102 — examine le seul livre publié d'un grammairien ignoré même des recueils de biographies, Muḥammad b. Saʿīd al-Muʾaddib, qui aurait achevé en 388 son *Kitāb Daqāʾiq al-Taṣrīf*. Ce livre rapporte des opinions et des citations de grammairiens, autrement inconnues. Et il est aussi différent par son organisation et certains de ses termes. Il affirme, sans ambages, le *maṣdar* dérivé du verbe *māḍin*, qu'il nomme *ʿāʾir*, face au *muḍāriʿ* qu'il nomme *ġābir*. Il explique le terme *miṭāl*, qu'il reprend, par la similitude de ce verbe anormal avec le *ağwaf* (?). Ce sont ses termes, dont certains nomment des aperçus nouveaux, qui font l'intérêt, réel, de ce texte.

La sixième étude — pages 103-144 — est un essai dense sur les idées d'al-Ğurğānī sur la langue et la rhétorique (*balāġa*). L'auteur situe d'abord al-Ğurğānī dans l'histoire de la rhétorique arabe, évoque l'éminence de la langue arabe, la problématique du *iʿğāz*, les positions diverses pour ou contre la retenue du style du Coran comme l'un des signes du *iʿğāz*; contre, c'est al-Ğāḥiẓ : « *al-Qurʾānu ḥaqqun wa laysa taʾlīfuhu bi-ḥuğğa.* » Puis il rappelle le concept le plus important dans la pensée d'al-Ğurğānī, le *naẓm*, sa définition antérieure par al-Ḫaṭṭābī, d'abord : « *waḍʿu kulli nawʿin min-al-alfāẓi* [...] *mawḍiʿahu l-aḥaṣṣa l-aškala bihi* »; l'affirmation par al-Bāqillānī d'un « écart »; ces termes sans valeur opératoire — ce ne sont que des étiquettes —, l'auteur leur reconnaît le mérite d'avoir rendu la vie à la rhétorique. Al-Ğurğānī place le *naẓm* au cœur du *iʿğāz*, de toute la rhétorique. Selon lui, le *naẓm* est une *dispositio* des motifs (*wa l-naẓmu wa l-tartību fī l-kalāmi* [...] *ʿamalun yaʿmaluhu muʾallifu l-kalāmi fī maʿānī l-kalimi lā fī alfāẓīhā*), « l'actualisation des sens (*i.e.* des signifiés) de la grammaire dans les sens des unités de parole » (*tawaḫḫī maʿānī l-naḥwi fī maʿānī l-kalim*). Il en examine la relation à la langue, aux vocables, sa « matière brute », particulièrement, qui n'existent que pour un sens qui se réalise, structurellement (*bi-l-taʿlīq*), en discours. Il reconnaît, cependant, le « goût » (*maḏāqa*) des *ḥarf*. Il fait allusion aussi à la linéarité du discours, à la binarité de telles oppositions : l'« affirmation » *vs* la « négation »... Toutefois, il n'élèvera sur ses observations aucune théorie générale de la langue. Enfin, al-Ğurğānī reconnaît finement dans les grands tropes des figures référentielles façonnées par leur contexte, c'est-à-dire par la verbalisation du référent.

La septième et dernière étude — pages 145-161 — traite des idées d'Ibn Ḫaldūn sur la langue. L'auteur montre qu'Ibn Ḫaldūn considérait la langue comme « la verbalisation du propos du locuteur » (*ʿibāratu l-mutakallimi ʿan maqṣūdihi*), dans un but d'« information » (*ifāda*) et d'« intercompréhension » (*tafāhum*); qu'il savait distinguer entre la capacité de parole ou langage, *luġa*, et tel fait de langue, *lisān*; qu'il reconnaissait dans l'audition le principe des capacités langagières (*as-samʿu abū l-malakāti l-lisāniyya*). L'auteur relève les choix, les « oublis » d'Ibn Ḫaldūn retenant tel auteur du patrimoine, passant tel autre, Abū Ḥayyān..., sous silence; au demeurant, il se désintéressait de la morphologie. L'auteur relève également le réalisme d'Ibn Ḫaldūn qui considère d'abord l'usage, qui voit d'abord dans la rhétorique une servante du *iʿğāz*, dans le *adab* « la mémoire de la poésie des Arabes, de leurs *ḫabar*, d'une érudition éclectique », dont l'expression la plus achevée est, selon lui, le *Kitāb al-Aġānī*.

Trente ans d'une réflexion aiguë, nourrie, dont les premiers résultats, tout en gardant leur validité, sans doute portent leur âge, dont les derniers résultats sont importants assurément.

BCAI 13 (1997) A. Mehiri: Aʿlām wa āṯār min al-turāṯ al-luġawī l-ʿarabī (Noms et monuments du patrimoine linguistique arabe), recensé par A. Roman
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Élégance évidente de la pensée et de la forme permise par la grande maîtrise de la matière. Le patrimoine grammatical arabe est connu jusque dans ses grammairiens des *ṭabaqāt* mineures, et aussi l'apport de la linguistique, structuraliste particulièrement. Cette apparente facilité du propos, dont bien peu sont capables, cette richesse, rappellent en France les écrits de Georges Mounin.

André ROMAN
(Université de Lyon II)

IBN KAMAL PASHA (m. 940 H / 1533-1534), *al-Tanbīh ʿalā ġalaṭ al-ǧāhil wa-l-nabīh*, édité et présenté par Mohammed SAWAIE. Institut français de Damas, Damas, 1994. 142 p.

L'opuscule d'Ibn Kamāl Pāšā s'inscrit dans un genre consacré dans la culture arabe, celui des « recueils de fautes de langage » (*kutub l-laḥn*). Genre aussi ancien que la grammaire, puisque le premier ouvrage de *laḥn* — si son attribution à Kisā'ī (m. 805) est correcte — est contemporain du *Kitāb* de Sībawayhi (m. 793), premier grand traité de grammaire de la tradition arabe. Il y a là plus qu'une coïncidence fortuite : l'un et l'autre genre procèdent d'un même mouvement, affirment que « la langue des Bédouins » (*kalām al-ʿArab*), cruellement, manque.

Ce compagnonnage ne s'est jamais démenti au cours des siècles. Umberto Rizzitano dans *Studia Orientalia* 5, 1956, Le Caire, p. 193-213, répertorie près de 55 ouvrages de *laḥn* allant du IXe au XVIIe siècle. Mais il est possible d'aller plus loin dans le répertoire. Des recueils de fautes de langage sont encore composés à l'orée du XXe siècle.

Ces ouvrages, dont certains ont été édités au cours des dernières décennies, restent pour l'essentiel peu étudiés. Ils offrent pourtant un matériau varié et inédit qui peut s'avérer déterminant pour l'histoire de la langue arabe. Ils se présentent comme un répertoire d'entrées lexicales où la faute est attestée, puis suivie de la forme correcte. De là vient, sans doute, qu'ils aient été considérés comme des ouvrages de lexicographie [7]. Toutefois, pour qui sait lire ces données, ces répertoires font résonner des questions essentielles relatives à la structure de la langue. Leur étude soulève, néanmoins, de nombreuses questions d'histoire et de méthode, qui sont loin d'être résolues, voire même abordées.

L'intérêt de l'épître d'Ibn Kamāl Pāšā réside dans la singularité de son inscription dans le temps et l'espace. Épître tardive, du XVIe siècle, écrite en terre « ottomane ». Épître qui a compté, dans l'histoire du savoir : en témoignent, comme le souligne à juste titre la présentation de l'éditeur, les nombreuses copies déposées dans les bibliothèques d'Istanbul; en témoigne

7. Voir par exemple Pellat, dans *EI* [2], article *laḥn*.

BCAI 13 (1997) A. Mehiri: Aʿlām wa āṯār min al-turāṯ al-luġawī l-ʿarabī (Noms et monuments du patrimoine linguistique arabe), recensé par A. Roman
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net